



**HAL**  
open science

# Ruptures et variations. Une discussion autour de méthodes d'analyse du changement en urbanisme

Hélène Dang Vu, Franck Dorso

## ► To cite this version:

Hélène Dang Vu, Franck Dorso. Ruptures et variations. Une discussion autour de méthodes d'analyse du changement en urbanisme. Nadia ARAB; Amandine MILLE; Antoine PAUCHON. Urbanisme et changement. Injonctions, rhétorique ou nouvelles pratiques ?, Presses Universitaires du Midi, pp.157-172, 2022, 978-2-8107-0789-8. <halshs-03672255>

**HAL Id: halshs-03672255**

**<https://shs.hal.science/halshs-03672255v1>**

Submitted on 7 Jul 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Ruptures et variations. Une discussion autour de méthodes d'analyse du changement en urbanisme, Hélène Dang Vu et Franck Dorso

### **Introduction**

Le changement est une rhétorique fréquente du champ de l'urbanisme : très souvent invoqué chez les élus comme un objectif voire comme une nécessité, affiché ou vécu par une diversité de professionnels de l'urbanisme dans leurs structures comme dans les processus de production, le changement est aussi une grille de lecture couramment utilisée par les chercheurs du champ. Et pourtant, si le changement est annoncé partout, difficile de vérifier le bienfondé de son évocation. Car comment le repérer ? C'est le problème qui est posé de façon pratique dans ce chapitre.

La première difficulté vient du fait qu'en urbanisme, le changement s'applique à une très grande diversité d'objets et de sujets. La question du changement ne se pose donc pas selon les mêmes termes, ni même ne s'exprime de la même façon, selon qu'on s'intéresse aux producteurs (acteurs, métiers), à la production et ses cadres (processus, dispositifs, modalités d'actions, politiques, gouvernance), aux produits (aménagement, formes urbaines, services), aux pratiques urbaines (usagers et usages, modes d'habiter) ou aux représentations (discours). Ce chapitre n'a pas pour but de viser l'exhaustivité. Il propose d'explorer deux figures du changement (la rupture et la variation, qui sont parfois considérées comme opposées), en présentant les appuis théoriques sur lesquelles on a pu les construire, des cas d'étude à partir desquels elles ont fourni des descriptions et des explications du changement, et enfin – c'est la dimension pratique et utilitaire revendiquée ici – des propositions méthodologiques autour d'outils d'analyse et de production de données. Ce faisant nous prenons notre parti de croiser des faits et des méthodes qui sont d'échelle et de portée différentes plutôt que de viser un fil directeur unique. Cette réflexion appliquée mettra notamment en discussion deux moments clefs d'élaboration méthodologique : d'une part un outil de production de données déjà constitué et utilisé dans le cadre d'une enquête, d'autre part une matrice à partir de laquelle des outils de production de données peuvent être élaborés – des éléments qui pourraient servir de base d'inspiration pour d'autres recherches.

Sur le plan des figures, le changement est souvent envisagé selon deux registres majeurs. On peut d'abord le considérer de façon radicale comme une situation ou un processus succédant à un événement traumatisant, qui occasionne une rupture forte dans les modes de faire, de penser, de vivre les espaces et les territoires. Il y aurait donc un avant et un après. Mais il peut être plus modestement perçu comme la variation d'une routine, considérant que la règle est plutôt celle de la continuité ou d'une évolution progressive. Ces deux registres de changement sont évidemment tout aussi acceptables. Mais du fait de la divergence d'acceptation et de définition de ce que le changement recouvre, on pourrait s'attendre à ce que les outils d'enquête et d'analyse nécessaires à leurs repérages et leurs caractérisations diffèrent. Nous verrons dans la discussion que ce n'est pas forcément le cas.

Précisons enfin que cette grille de lecture du changement n'est pas spécifique au champ de l'urbanisme ; l'ensemble des sciences humaines et sociales (SHS) la mobilise très largement, au point qu'elle puisse en devenir suspect. Car si le changement est partout, il devient une

routine ; et s'il est tant évoqué, c'est peut-être aussi qu'il permet de justifier l'intérêt des recherches qui sont menées. Le changement serait-il le *scoop* du chercheur en SHS ? Rien d'original, en tous cas, à ce que les chercheurs dans le champ de l'urbanisme utilisent cette grille de lecture. Ce qui l'est peut-être davantage c'est cette diversité d'objets et de dimensions d'analyse en regard de quoi se constituent les questionnements.

## Ruptures

### Du changement à la rupture

L'urbanisme n'est pas le premier champ de recherche qui envisage le changement, et plus spécifiquement le changement en tant que rupture ou variation. Les hispanistes E. Fernandez Domingo et M. Llombart Huesca le rappellent en préambule de leur numéro sur les ruptures (2006) : les différents courants historiographiques ou même les travaux de M. Foucault (*Archéologie du savoir*) montrent combien les sciences sociales s'accordent pour repérer voire proclamer ruptures et discontinuités. On pense donc bien sûr aux recherches en histoire qui discutent constamment des ruptures et des continuités que des macros ou micros événements pourraient avoir provoqués. Mais aussi aux sciences de gestion qui distinguent notamment, les stratégies d'innovation incrémentales des stratégies de ruptures<sup>1</sup> en fonction de l'impact de l'innovation sur le système de production ou sur les marchés (Christensen, 1997 ; Villon de Benveniste, 2013). O. Meier et R. Soparnot (2012) évoquent plus particulièrement deux scénarii de changements stratégiques radicaux opérés par les entreprises. Le premier désigne la rupture opérée par des entreprises qui, dans un secteur donné, proposent un nouveau modèle économique qui s'oppose à un modèle préétabli et dominant. Ce faisant elle le déstabilise, voire à terme le rend obsolète. Le second scénario rend compte de la rupture opérée par des entreprises qui vont opter pour une stratégie de « premier entrant » en créant un nouveau secteur de marché dans lequel l'entreprise prendra la place de pionnier et leader. Les types de ruptures analysées par les chercheurs en urbanisme sont évidemment très nombreux et portent sur des objets de nature très différente : il s'agit tantôt d'un processus, tantôt d'un objet, d'un espace, ou encore d'une idée, d'une politique, etc. Il n'y a donc pas une seule manière de repérer l'évènement qui occasionne la rupture. Pourtant, la question du repérage, de l'identification et de l'assurance d'avoir bien trouvé la rupture (quelle qu'elle soit) peut constituer un problème pour de nombreuses recherches qui traitent des changements comme rupture. Cela parce que l'approche est ici radicale : on considère qu'il y a quelque chose de nouveau, une transformation par rapport à un état antérieur. Mais que s'est-il passé au juste ? Qu'est-ce qui a rompu et quand ? Identifier la rupture sert à expliciter les raisons et les logiques de ce qui est qualifié de changé. C'est une analyse relativiste qui crée une antériorité.

---

<sup>1</sup> Les innovations incrémentales sont celles qui améliorent ou du moins modifient progressivement les modes de production ou le produit d'un marché qui existe déjà. Les stratégies d'innovation dites de ruptures sont, elles, considérées comme une réponse des entreprises à un contexte d'incertitude maximale des marchés résultant notamment de l'hyper-compétition que se livrent les entreprises entre elles, d'une instabilité voire d'une hyper-turbulence des marchés (D'Aveni, 1994 cité par Meier et Soparnot, 2012).

Identifier des ruptures : l'exemple d'un outil méthodologique

Penser le changement en termes de ruptures, c'est penser le récit (quel qu'il soit – d'un territoire, d'un projet, d'un acteur, d'un parcours professionnel ou de vie) selon une approche chronologique. Pour repérer les moments de basculement ou de bifurcation dans ces récits, des outils méthodologiques existent, et ce même s'ils n'ont pas toujours été conçus dans et pour le champ de l'urbanisme. Nous choisissons justement de présenter une méthode – l'enquête biographique élaborée par le démographe de l'INED D. Courgeau (1999)<sup>2</sup> et plus spécifiquement son outil, le questionnaire matriciel conçu par l'équipe sur les migrations internationales et les relations interethniques du laboratoire MIGRINTER (Dureau et Florez, 1999)<sup>3</sup> – parce qu'elle a été justement éprouvée et adaptée dans le cadre d'une étude en urbanisme.

L'enquête biographique a été en effet la méthode adoptée par des étudiants de l'Institut Français d'Urbanisme<sup>4</sup> dans le cadre d'un atelier<sup>5</sup> commandité par le PACT du Val de Marne<sup>6</sup>, sur le thème du logement indigne (2009). L'étude visait à mieux connaître les occupants des logements indignes du département et surtout à comprendre ce qui pouvait déclencher (la ou les ruptures) l'entrée dans un logement à risque<sup>7</sup> et sa sortie.

Formulée de la sorte, la commande reposait donc sur deux postulats. En premier lieu, il était considéré que l'arrivée dans un logement indigne ainsi que sa sortie, constituaient deux ruptures dans un parcours résidentiel. Mais plus globalement il était établi qu'un logement quel qu'il soit était une étape dans un parcours résidentiel. Autrement dit le logement indigne n'était pas considéré de façon isolée. Et puisque chaque logement était assimilé à une étape d'un parcours, il était entendu qu'à chaque changement de logements, il y avait une rupture et des changements.

Ces postulats de départ ont très vite amené les étudiants à proposer un dispositif d'enquête qui visait à identifier les causes de ces ruptures dans le parcours résidentiel du locataire par l'identification d'autres ruptures dans les parcours de vie de locataires. L'hypothèse majeure de l'étude a en effet rapidement porté sur l'existence de corrélations entre les ruptures des parcours résidentiels, familiaux et professionnels. Il fallait donc identifier des ruptures dans ces différents parcours, pour déterminer ou non des concordances temporelles entre elles.

Les étudiants ont alors proposé de mener une enquête biographique auprès de locataires de logements indignes, sur la base de la méthodologie élaborée par les démographes de l'INED et MIGRINTER (*ibid.*). Une matrice biographique a ainsi été élaborée sous la forme d'un

---

<sup>2</sup> L'article de Daniel Courgeau date de 1981 mais n'est plus accessible que dans la réédition de 1999 de l'INED.

<sup>3</sup> Comme pour l'article précédent, la recherche de Françoise Dureau et Carmen Elisa Florez précède la réédition de l'INED en 1999 ; cette recherche a été menée en 1993.

<sup>4</sup> L'IFU est un institut de recherche et de formation universitaire dans les domaines de l'urbanisme et de l'aménagement fondé en 1969 et partie prenante aujourd'hui de l'Ecole d'urbanisme de Paris (EUP).

<sup>5</sup> L'atelier est un format pédagogique central des formations en urbanisme et aménagement. Il consiste à mettre les étudiants en situation de réponses à une commande le plus souvent passée par des acteurs de l'aménagement et de l'urbanisme. Les sujets, approches méthodologiques et objectifs sont très variés.

<sup>6</sup> Le PACT est un réseau associatif national qui regroupe 145 associations à travers la France, parmi lesquelles le PACT du département du Val-de-Marne, qui agissent pour aider le maintien et l'accès au logement des personnes en situation de précarité sociale et économique.

<sup>7</sup> Définition de l'habitat indigne par la loi n° 90-449 du 31 mai 1990 visant à la mise en œuvre du droit au logement.

tableau chronologique et organisée de façon à renseigner à la fois les caractéristiques des logements dans lesquels les enquêtés avaient habité, la composition de leurs foyers et les formes d'activités professionnelles exercées. C'est l'ergonomie même de la matrice biographique (cf. figure 1) qui permettait d'abord de remplir pendant l'entretien et de façon simultanée les différentes colonnes, et ensuite d'analyser de façon croisée les trajectoires résidentielles, familiales et professionnelles de l'enquêté.





La méthode a ceci d'intéressant qu'elle permet d'identifier des ruptures et des changements de situations et surtout de les documenter. Mais elle ne permet pas de vérifier la pertinence de l'analyse par la rupture. Les postulats de départ du commanditaire ont de fait prédéterminé sinon les résultats, du moins les informations récoltées qui vont ensuite donner lieu à une interprétation. De ce fait, il nous semble que cette méthode peut être utilisée pour tester des hypothèses et le cas échéant, avancer des arguments (mais peut-être pas des preuves ?) justifiant une analyse par la rupture, aussi radical que soit le changement évoqué. La radicalité postulée du changement ne faciliterait donc pas plus que cela son repérage.

#### Critères d'analyse et relativité du changement

L'analyse en termes de rupture montre par ailleurs que le changement est relatif : on le mesure en le comparant à un état antérieur et à d'autres critères alentours, qui restent stables par ailleurs. Le changement peut ainsi prendre la figure d'une aspérité dans un flux de stabilités. On peut s'intéresser à ces critères environnants et stables pour chercher par rapport à quoi le changement se montre relatif. La caractérisation du changement est alors reliée au monde social plus large : par exemple aux éléments biographiques des enquêtés qui renvoient à leur vie sociale et professionnelle, au-delà de la question de l'habitat et des seuls parcours résidentiels. Les théories des SHS débattent sans toujours s'accorder sur un degré d'inertie du monde social, ceci dès leur fondation (Simmel, 1897) et jusqu'à aujourd'hui : celui-ci serait caractérisé par la stabilité d'un certain nombre d'institutions sociales et une tendance à la reproduction des modes de représentation et des pratiques des acteurs ou des agents sociaux. Tourner le regard vers ces stabilités peut nous amener à prendre le contrepoint de la rupture en considérant le changement en termes de variations, dans le sens de variations relatives dans un ensemble marqué par l'inertie ou la stabilité. On envisagera cette perspective en s'appuyant cette fois sur des exemples pris dans le registre des informalités urbaines.

### Variations

#### De la rupture à la routine

Si la notion de changement est relative, elle s'établit dans une relation dialectique avec un avant ainsi qu'avec des éléments de « stabilité, permanence, immobilisme, inertie, rigidité, continuité » (Pesqueux, 2008, p. 6). Changement et permanence peuvent être perçus comme antinomiques, même si la relativité des notions telles qu'elles sont utilisées dans le sens commun ne s'accorde pas forcément avec la relativité des concepts : pour Y. Pesqueux notamment, la permanence désigne un état et le changement, un processus. On peut cependant considérer que la permanence résulte elle aussi d'un processus de constant rééquilibrage, selon le principe homéostatique de retour à l'équilibre développé en psychologie (Reuchlin, 2002) ou en analyse systémique.

Dans le sens commun, les rhétoriques instrumentales du changement (dans le management d'entreprise par exemple) peuvent connoter de façon positive et négative les termes de changement et de stabilité – cette dernière étant associée à l'incompétence ou à la régression. Mais la stabilité est plus souvent laissée dans l'implicite : « dans la perspective du changement organisationnel, le concept de stabilité se trouvera presque toujours en fait relégué à l'ombre de celui de changement, comme point aveugle de ce dernier » (*Ibid.*, p. 5).

La stabilité constitue également un point aveugle dans le sens commun. Hors des phases critiques ou des rites de passage, la socialisation au long cours des individus repose sur des routines, des rituels sociaux qui stabilisent la connaissance et la reconnaissance, qui rendent possible le double mouvement d'intériorisation des normes sociales et de leur extériorisation sous forme de pensées, d'actes et de comportements reconnus par les autres. Le nombre et la récurrence de ces mécanismes contribue à les invisibiliser de la conscience immédiate, sans quoi, comme le présentait Simmel nous deviendrions fous, accablés de stimuli et de réflexivité. Les acteurs n'ont pas une conscience complète des processus sociaux qui règlent leur vie. Le changement quand il se présente comme un écart à cet ensemble de règles et de rituels apparaît donc plus facilement à la conscience que les routines. Il se présente comme une aspérité, selon un principe de différenciation : on remarque que quelque chose change car le reste autour ne change pas.

A l'inverse des connotations négatives portées par les rhétoriques instrumentales du changement, les routines et les rituels peuvent au contraire être perçus de façon favorable par les acteurs sociaux. Les routines de la vie quotidienne ont une fonction de réassurance qui permet aux individus ou aux groupes de conserver leur place dans les processus sociaux. Elles peuvent aussi présenter un avantage plus déterminant pour l'action : en dégageant l'individu des soucis liés aux micro-décisions quotidiennes, la routine semi-conscientisée dégage de la disponibilité d'esprit pour la créativité et les décisions qui engagent des actes moins habituels (Juan, 2015).

Au niveau des gestes professionnels, domaine dans lequel opèrent notamment les injonctions au changement, les routines peuvent également apparaître comme des éléments positifs et nécessaires :

« (...) La standardisation des procédures a sa pertinence et sa noblesse. Elle relève, pour partie au moins, de la volonté de l'homme de réduire l'incertitude, l'aléatoire et l'accidentel dans l'exécution des tâches. On peut même avancer que la standardisation des procédures ou opérations professionnelles est d'autant plus pertinente que la tâche est périlleuse. Une intervention chirurgicale est affaire délicate et le patient a intérêt à ce que les actes du chirurgien soient aussi automatisés et routinisés que possible. De même, le voyageur a gagné en sécurité avec la standardisation de l'activité de pilotage des avions. Certes, le chirurgien comme le pilote d'avion doivent pouvoir faire face à l'exceptionnel, mais ils doivent d'abord apprendre à gérer les situations régulières. L'un n'est pas moins nécessaire que l'autre » (Crahay, 2006, p. 102).

La stabilité, loin d'être établie dans une relation simplement oppositionnelle au changement, peut en apparaître comme une ressource, en élément nécessaire pour pouvoir concevoir et mettre en œuvre du changement. Le changement serait-il – procéderait-il – avant tout de la routine ?

Par ailleurs lorsqu'un changement va être mis en œuvre ce n'est jamais tout qui change : on peut changer certaines choses (par exemple le tracé d'une voie, ou le règlement d'un usage) quand d'autres éléments restent stables par ailleurs (règles d'urbanisme, légitimités des positions des acteurs).

Enfin l'intention comme la mise en œuvre du changement peuvent affecter des populations sur des sites définis mais être le fait d'acteurs qui ne vont pas être affectés eux-mêmes par les changements programmés. La mise en œuvre d'une opération urbaine peut ainsi produire une

distinction située entre un ou des changeurs et un ou des changés selon leurs positions respectives dans le dessin général du processus. Cette question sera développée dans un autre chapitre consacré au changement comme rapport social. Il permettra notamment de questionner une instrumentalisation paradoxale du changement qui a pour finalité globale de reproduire et non de produire ou de transformer.

On commence à percevoir un paysage global : en tant qu'acteurs sociaux nous voyons dépasser la petite pointe de l'iceberg (le changement) qui se profile sur l'eau et cela nous suffit la plupart du temps, pour naviguer sans avoir à distinguer l'iceberg (la grande masse des routines, des inerties) qui est en dessous. Dans ce mouvement nous ne percevons pas la façon dont la stabilité peut être une ressource et une condition du changement – au moins comme un point d'appui, à partir duquel prennent sens les différences. Il faut essayer de caractériser le changement non plus comme une rupture mais en tant que variations relatives par rapport à l'inertie d'un environnement par ailleurs, à différentes échelles (une situation d'aménagement, un contexte urbain, le monde social). Nous nous tournerons d'abord vers un paradigme théorique qui explore cette perspective, puis nous verrons ce que son application à une situation de terrain nous apprend. Ce cheminement nous amènera pour finir à dégager une proposition méthodologique.

#### Déterminisme et transaction

Quelles sont les théories et les méthodes qui nous permettent de travailler dans l'optique de la variation ? L'idée que le monde social est majoritairement constitué d'inertie et de reproductions peut orienter vers les théories déterministes ou celles inspirées par le structuralisme génétique de Pierre Bourdieu, toujours pertinentes et fécondes de notre point de vue. Mais les travaux de terrain révèlent certaines spécificités du champ urbain : un champ jeune (à la structuration relativement récente et mouvante), un grand nombre d'acteurs, de moments de négociations et des délimitations fluctuantes des pouvoirs d'agir, d'intervention et d'expertise. C'est pourquoi nous proposons de considérer ici les apports, notamment méthodologiques, du paradigme de la transaction sociale.

Elaboré à la fin des années 1970 en Belgique, le paradigme s'efforçait de comprendre comment des blocages structurels (par exemple la situation politique et linguistique du pays) étaient dépassés par les acteurs, sans pour autant disparaître, par le biais de formes de compromis pratiques et transitoires (Rémy, Voyé, Servais, 1978). Cette approche a connu ensuite plusieurs développements et suscité de nombreux débats. Ses objets se sont aussi étendus, notamment sur les questions urbaines (Blanc, 2012, Rémy, 2015).

Le paradigme prend pour point de départ des situations qui rassemblent et mettent en action des acteurs autour d'enjeux concrets (projets, conflits, controverses, choix). Ces situations sont structurées par des oppositions de fond qui, selon les cas, apparaissent plus ou moins pleinement à la conscience des acteurs. En situation, les acteurs entrent en interaction sur trois registres : négociation, échange (matériel ou symbolique), et rapport de force. Chaque acteur est déterminé par les ressources que lui confère sa position sociale et agit en fonction de ses intérêts immédiats (implicites et explicites) mais aussi de ses valeurs. Tous ces éléments sont plus ou moins conscientisés par et selon les acteurs. C'est pourquoi on parle de situation semi-structurée : le contexte et les possibilités des acteurs sont en partie déterminés extérieurement à eux, mais l'engagement avec les autres (parfois en apprenant à leur contact) dans les trois

registres de la négociation, de l'échange et de l'imposition leur offre des marges de manœuvre et d'initiative.

Dans nombre de cas la transaction ne parvient pas à réduire immédiatement ou définitivement le conflit immédiat ou, surtout, les oppositions structurantes, voire structurales. Les négociations, échanges et rapports de force aboutissent à des formes de compromis pratiques, qui permettent au cours des choses de se poursuivre, une manière de surmonter pour un temps les blocages, divergences d'intérêts ou d'objectifs. Ces compromis sont transitoires : après un temps, lorsque leur produit devient insupportable pour un ou plusieurs acteurs, lorsqu'un élément extérieur vient rebattre les cartes des ressources et des possibles, lorsqu'un acteur se trouve doté ou démuné d'une ressource ou lorsqu'un nouvel acteur entre dans la transaction, le compromis est remis en cause. Ces évolutions sont parfois l'illustration du retour ou du poids de la tension structurante qui innerve la situation.

Quand cela se produit, un nouveau cycle de transactions commence afin d'élaborer un nouveau compromis. Ce mouvement définit ce que l'on appelle une succession de séquences transactionnelles. Appliqué à l'urbanisme ce paradigme permet d'observer et de caractériser le changement précisément dans cette succession : qu'est-ce qui change d'une étape à une autre, dans les éléments du contexte extérieur et dans les caractères des acteurs et des actes engagés dans la transaction ?

Changement et succession de séquences dans des transactions liées aux informalités urbaines aux Nord et aux Sud

Dans une série de recherches sur les informalités urbaines menées en Europe et en Amérique Latine<sup>8</sup> une opposition globale s'établit entre les acteurs institutionnels et les usagers de l'informel. Les aléas de l'illégalité et de l'illégitimité donnent lieu à de fréquents conflits et renégociations. Mais les camps ne sont pas tranchés au point de ne retenir pour analyser le changement que les rapports de force. De plus les enchevêtrements de rôles sont fréquents. Dans ces recherches, ont été utilisés simultanément aux théories d'inspiration bourdieusienne, les travaux de la transaction sociale (qui revendique elle-même non pas une « voie médiane » mais une articulation des paradigmes (Rémy, 1998) pour analyser à Tours, Tirana et Istanbul, des politiques publiques qui remettent en cause des occupations illégales.

Celles-ci n'ont pourtant pas disparu : les transactions entre les acteurs ont abouti à un nouveau compromis qui n'a pas supprimé la tension fondamentale. En Albanie les études autour du projet Tirana 2030 et ses nombreuses incertitudes ont généré un glacis temporel sur deux vastes friches centrales dans lesquelles les usages informels établis sont en quelque sorte préservés par une latence organisée. Les usages des friches frontalières de l'agglomération tourangelle (Saint Pierre des Corps, La Riche) se redéployent en fonction des projets de requalification des zones commerciales ou des berges fluviales (Les Iles Noires). Les compromis peuvent être remis en cause par des éléments extérieurs naturels ou économiques : à Valparaiso les incendies des zones informelles limitrophes sur les collines de l'est de

---

<sup>8</sup> Programme Fondécyc « Les appropriations urbaines informelles. Élaborer des stratégies pour la conception d'outils de planification urbaine participative. » Conurbation de Valparaiso-Vina del Mar au Chili (2014-2016), programme Cofecub-Capes « Patrimoine urbain et métropoles contemporaines », à Salvador de Bahia au Brésil (2012-2014), recherche doctorale à Istanbul (2005-2008), recherches hors-contrat à Tours (2002-2003), Istanbul (2010-2016), Tirana (2018-2019).

l'agglomération rythment les phases de conflit et de régularisation. À Istanbul l'opération Capitale Culturelle de l'Europe 2010 a fait entrer dans le cercle de la transaction autour des usages informels de la muraille antique de la vieille ville des promoteurs souhaitant aménager des espaces hôteliers et touristiques. Les opérations de « régénération urbaine » engagées aux abords de la muraille mais sans travaux prévus sur l'édifice ont pourtant modifié le compromis fragile sur les usages du site en plusieurs points, redéfinissant la carte des informalités locales (Dorso, 2014). Ce sont aussi les ressources ou la position d'un acteur déjà engagé qui peuvent évoluer : la situation a changé à Istanbul lorsque l'AKP<sup>9</sup>, déjà élu à la municipalité, a conquis le pouvoir au niveau national en 2002 : le passage d'une relation conflictuelle à une relation d'assujettissement a modifié la nature et le cadre de l'action municipale sur le site.

Parallèlement à ces résultats l'analyse en termes de transaction sociale permet d'explorer de façon plus complexe la structure même de l'action et la construction des situations. À Istanbul l'étude des séquences a permis d'identifier de 2000 à 2016 la persistance d'une contradiction qui traverse les différentes formes de compromis : contradiction entre d'un côté les discours et les ressources des institutions (orientés vers le dégagement total du site), et de l'autre le maintien des occupations. L'analyse a montré le dédoublement du processus transactionnel en deux strates – éclairant en ce sens l'identification des tensions structurantes de la situation : d'un côté la sauvegarde patrimoniale du site, de l'autre les arrangements autour de la survie économique, l'existence d'exutoires aux pressions morales et le maintien de la paix sociale. Ces deux strates transactionnelles sont liées : c'est parce qu'une transaction explicite sur un enjeu convenu (où tout le monde tient son rôle légitime et où personne ne perd la face) se joue en surface qu'une transaction implicite sur un enjeu plus vital et plus problématique (où les acteurs jouent des rôles et posent des actes illégitimes) peut exister.

#### Une boîte à outils

On peut envisager des outils méthodologiques opératoires à partir du paradigme de la transaction sociale et de son utilisation dans les recherches évoquées ci-dessus. Ces outils peuvent explorer les critères du changement à plusieurs degrés : dans la succession des séquences transactionnelles, dans la comparaison entre chaque état stable (période de compromis) ainsi que dans les moments critiques (en ciblant les éléments déclencheurs qui remettent en cause un compromis et engagent une nouvelle phase transactionnelle).

Nous proposons ci-dessous (fig. 3) une matrice analytique qui se présente sous la forme d'une grille à partir de laquelle construire et élaborer des outils d'enquête et de production de données dans les recherches de terrain.

Si dans la partie précédente nous présentions directement un outil de production de données, nous optons ici pour une matrice qui occupe une position plus antérieure dans une démarche de recherche : la grille offre un canevas de balises et de critères sur lesquels faire porter le regard (par le biais d'entretiens, observations, questionnaires, immersions, outils mixtes ou expérimentaux) pour identifier des variations relatives à des états stables ou des inerties (contextes, positions, ressources).

---

<sup>9</sup> *Adalet ve Kalkınma Partisi*, Parti de la Justice et du Développement.

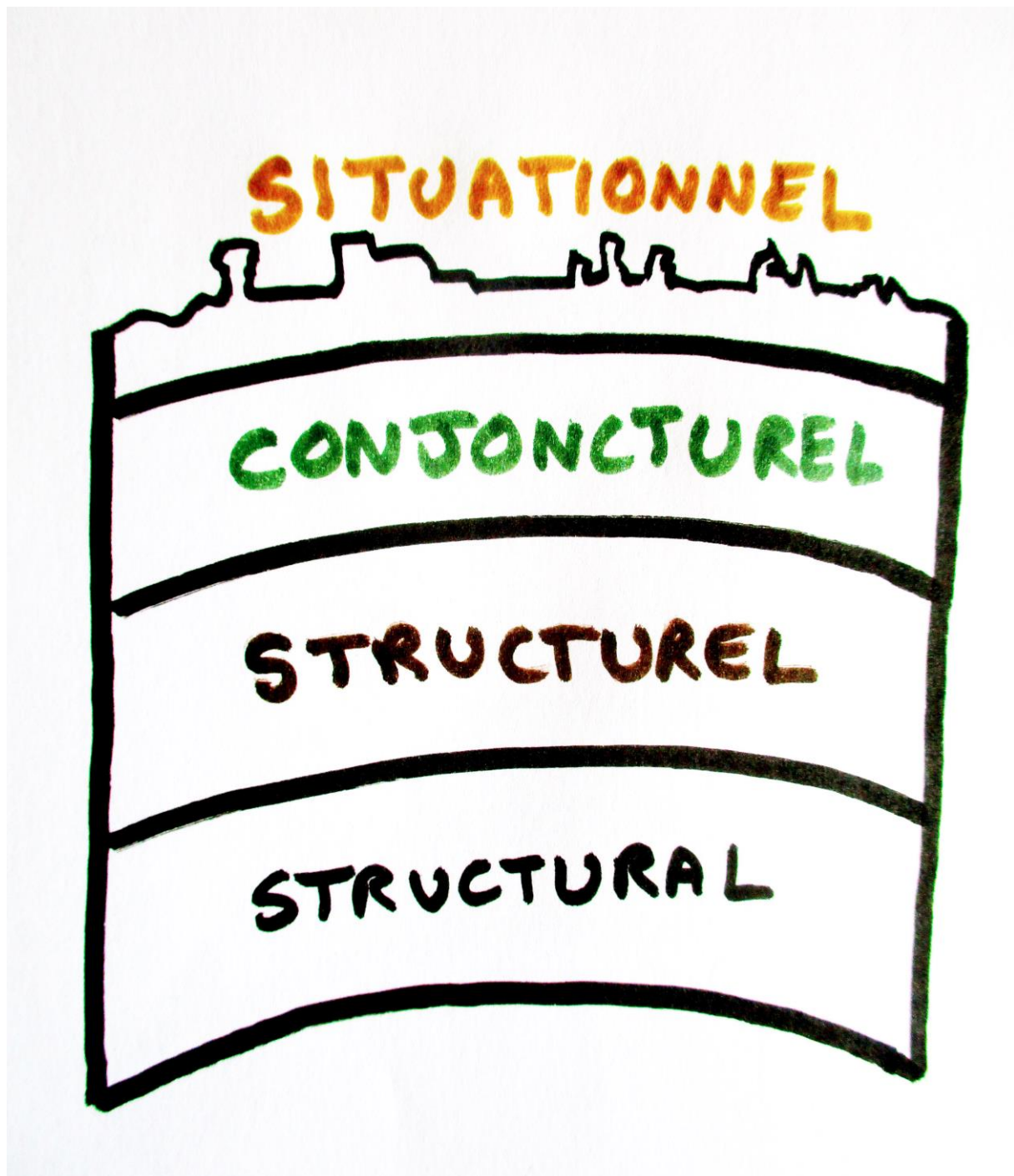
<b>Plans de variation</b>	<b>Ce qui varie</b>
La table	Périmètre des acteurs : qui entre, qui sort
L'échiquier	Changements dans les positions relatives : hiérarchies explicites et implicites, préséances dans l'action, approche systémique (caractériser les relations plutôt que les positions)
La banque	Ressources des acteurs : les 4 capitaux (économique, social, culturel, symbolique)
Les intérêts	Changements dans ce pour quoi les acteurs sont présents et actifs : intérêts liés à la situation/enjeu/objet de la transaction
Les valeurs	Changements dans les répertoires de croyances, conviction, normes semi-conscientisées et imaginaires des acteurs (le niveau le plus difficile à atteindre)
Le paysage	Changements dans le contexte juridique, légal, contractuel (explicite) et normatif (semi-conscientisé ou implicite)
Les tiers	Apparition ou retrait de tiers ? (Les tiers sont fréquents dans l'élaboration des compromis pratiques, par exemple lorsque les transactions sont fortement conflictuelles ou touchent aux valeurs)
Le produit	Le produit du compromis : dans une transaction au long cours voit-on un changement dans la nature de ce qui est produit par le compromis (par exemple une règle écrite à la place d'un échange monétaire ou d'une place légitime dans une discussion) ?

Figure 3 : Matrice d'identification des variations.

Cette matrice n'est sans doute pas la seule formalisation que l'on peut retirer du paradigme de la transaction sociale. Le parti-pris des fondateurs sur l'articulation avec d'autres approches théoriques rend d'ailleurs possible, et dans certains cas souhaitable, plusieurs variantes en fonction des approches ainsi croisées.

Enfin, comme on l'a dit en introduction et par la suite, le champ de l'urbanisme (entendu à la fois comme champ de recherche et comme champ d'action sur l'espace et de pratiques professionnelles) présente une histoire ou une évolution mouvementées car relativement récentes, et marquées par le multi : acteurs, niveaux, dimensions de l'action, strates de contextes. Cela peut nous conduire à envisager ou interroger nos outils d'investigation du changement dans ces différentes strates, qui renvoient à une complexité de l'action qui évoque la notion de « feuilleté de l'action » développée par André Petitat (2001).

Nous pourrions ainsi proposer pour finir une méta-grille (testée en totalité ou en partie dans les travaux précédemment cités) permettant de pousser, quand cela est possible et selon les situations considérées, la caractérisation de nos critères sur un gradient (fig. 4) allant des interactions les plus immédiates entre les acteurs (strate situationnelle), au contexte de leur action (conjoncturelle), à l'enchâssement de ce contexte dans le monde social plus élargi (structurelle), enfin au niveau anthropologique des permanences ou des invariances culturelles (structurale). Autant de strates d'analyse qui se superposent et sont parfois imbriquées, et qui permettraient, quand elles peuvent être dissociées, de mieux identifier et qualifier les types et échelles de changements questionnés dans les études de cas comme dans le dialogue théorique en urbanisme et au sein des SHS.



Nom du fichier : Dang\_Vu\_Dorso\_003

Figure 4 : Quatre strates analytiques.

### **Conclusion**

Les deux approches en termes de rupture et de variation proposent de cerner l'idée du changement en urbanisme en partant de ce qui permet, dans des recherches concrètes sur les parcours résidentiels et sur les informalités urbaines, de le caractériser. Quelle est ou quelles sont les plus-values apportées par les deux approches ici mobilisées ?

Premièrement, sur le plan formel, et si l'on s'en tient à l'intention méthodologique annoncée au départ, nous nous trouvons à l'arrivée avec des listes de critères. Ce sont des formes

classiques dans la construction d'outils de production de connaissances, dans les SHS et plus largement dans le champ scientifique. Classiques, oui, mais pas forcément décevantes, car rassurantes, en tant que démarches éprouvées. En cela elles ne sont pas exhaustives, elles proposent plutôt une perspective méthodologique, ouvrant sur une diversité d'utilisations.

Deuxièmement la comparaison des deux approches amène à considérer une distinction plus épistémologique entre démarche et outil. Si l'on raisonne du point de vue des outils, et même en considérant que l'on présente d'un côté un outil de production de données déjà constitué et de l'autre une matrice pour en construire en fonction des besoins, les résultats présentent finalement des similitudes. La différence entre les deux approches – et son intérêt potentiel, ou ce en quoi elle ouvre à la discussion – est ailleurs.

Si les outils se ressemblent, les fondements de la problématisation sont différents : rupture d'un côté, variations de l'autre. Comme cela a été évoqué à la fin de la première partie sur l'analyse en terme de rupture, la problématisation et les hypothèses de recherche peuvent toujours être suspectées de prédéterminer la construction des outils, de façon à trouver ce que l'on veut trouver, quitte à abandonner les rivages de la surprise et de la contradiction. La convergence des deux grilles pourrait nous rassurer sur ce point : ils ne « collent » pas spécifiquement à une approche particulière.

Ce faisant la comparaison nous montre aussi autre chose. Les modèles analytiques et les paradigmes sont des constructions artificielles destinées aux besoins de la recherche : ils servent à découper les faits et les processus, à cerner des éléments précis pour les besoins de l'investigation. C'est la question récurrente des paradigmes (Blanc, 2009b) : quel est ou quels sont les degrés de correspondance entre les modèles analytiques et la réalité ? L'acte de chercher conduit à définir des critères (présents sous différentes formes dans nos grilles : positions, ressources, localisations des acteurs, effectifs des situations...) toujours plus précis qui sont comme des « atomes » analytiques, éprouvés dans de nombreuses recherches, les plus petites unités de faits et de sens analysables dans nos recherches. Celles-ci sont communes à une grande diversité d'approches et d'angles d'attaque, mais font l'objet d'agencements et d'exploitations différenciées. Ce chapitre tend à montrer qu'autour de critères d'analyse communs, les différences travaillent en amont (points d'entrée et problématisation des recherches) et en aval (interprétation et exploitation des données). Dans certains cas la différence d'approche entre rupture et variation n'exclut pas la similitude des outils.

Troisièmement, et pour finir, quel horizon pourrait dessiner la comparaison des deux approches pour la progression de nos recherches en urbanisme ? À rebours d'une injonction à tout croiser, relier, décloisonner qui peut avoir pour effet de polir et de niveler l'analyse, on peut évoquer trois postures moins systématiques.

Tout d'abord on peut laisser les deux démarches de recherches en termes de rupture et de variations cheminer chacune de leur côté, sans les mélanger. C'est peut-être avant tout une question de temporalité : c'est en laissant par exemple certaines études critiques (géographie radicale anglo-saxonne, *gender studies*...) creuser loin leur sillon qu'on a pu ensuite les faire dialoguer sur la base de données et d'analyses plus denses et précises qu'en noyant tout au départ dans un bain commun.

Ensuite, on peut imaginer des ponts non pas sur les points d'attaque ou la problématisation mais précisément sur les méthodes : dans nos travaux sur les ruptures et les variations nous

produisons des outils d'enquête qui peuvent être utilement échangés et exploités par chaque démarche, sans pour autant fusionner les problématiques. Dans certains cas cela peut même être fait avec les données elles-mêmes produites à partir des outils d'enquête. Cette expérience a été tentée par exemple en 2007 dans des travaux sur les informalités à Istanbul en échangeant des transcriptions d'entretien (avec le consentement des interviewés) dans le cadre de deux recherches portant sur le même site mais orientées dans deux problématiques différentes (expliquer le maintien des informalités/produire une analyse architecturale) et même deux finalités opposées (analyser les processus puis questionner le passage à l'action/construire le cadre d'un projet d'aménagement et de transformation du site).

Enfin il reste bien sûr possible de croiser plus étroitement les deux approches – et sans doute que le caractère « multi » de l'urbanisme tel qu'évoqué plus haut y aide ou y conduit. L'analyse des ruptures résidentielles ouvre sur le caractère relatif du changement : les ruptures prennent sens en regard de stabilités par ailleurs, et il serait potentiellement intéressant de prolonger l'investigation par des questionnaires ou des entretiens élaborés à partir de la matrice transactionnelle afin de documenter les processus de changements résidentiels organisés sous l'angle des variations. Inversement certaines opérations de régénération urbaine qui touchent les quartiers limitrophes de la muraille stambouliote mériteraient d'être approchés sous l'angle de la rupture dans la mesure où elles affectent profondément et sur des temporalités courtes les usages et installations informels présents sur le site lui-même.

La spécificité de l'urbanisme tient sans doute dans ces feuilletés multi-scalaires et multi-dimensionnels qui ont été évoqués tout au long du texte. Cela contribue à ouvrir l'horizon sans qu'il s'agisse pour autant de diluer les démarches de recherche dans une mollesse médiane où tout est possible. Mais on aborde ici les rives d'un autre débat sur la constitution disciplinaire des champs de recherche. Ce chapitre avait avant tout une vocation utilitaire : présenter, proposer et discuter des méthodes qui puissent servir directement ou inspirer la construction d'outils de production de données dans des recherches portant sur le changement en urbanisme.

## **Bibliographie**

BLANC Maurice, 2012, « Espace, inégalité et transaction sociale », *SociologieS*, [<http://journals.openedition.org/sociologies/3832>].

COTTEREAU Victoire, 2017, « L'enquête biographique : une méthode d'analyse des parcours et expériences des praticiens hospitaliers », *Recherches Qualitatives*, vol. 36 (2), p. 85-111.

COURGEAU Daniel, 1999, « Enquête "Triple biographie : Familiale, professionnelle et migratoire" », in Institut National d'études démographiques, *Biographies d'enquêtes. Bilan de 14 collectes biographiques*, Paris, PUF Diffusion, p. 59-73.

CRAHAY Marcel, 2006, « Dangers, incertitudes et incomplétude de la logique de la compétence en éducation », *Revue française de pédagogie*, n° 154, p. 97-110.

CHRISTENSEN Clayton, *The innovator's dilemma : when new technologies cause great firms to fail*, Harvard Business School Press, Boston, Massachusetts, USA, 1997.

FERNANDEZ DOMINGO Enrique, LLOMBART HUESCA Maria, 2006, « La rupture dans les sciences sociales », *Pandora : revue d'études hispaniques*, n°6, p. 9-14.

DORSO Franck, 2014, « Feux nocturnes d'Edirnekapi. Territoires de l'informel et évolutions des régulations urbaines à Istanbul », *Annales de Géographie*, n° 700, p. 1285-1309.

DUREAU Françoise, FLOREZ Carmen Elisa, 1999, Enquêtes "mobilité spatiale à Bogota et dans trois villes du Casanare"», in Institut National d'études démographiques, Biographies d'enquêtes : bilan de 14 collectes biographiques, Paris, PUF Diffusion, p. 241-278.

IFU – ETUDIANTS L3 (2009), « La place du logement indigne dans le parcours résidentiel », rapport intermédiaire d'atelier pour le Pact 94, 68 p.

JUAN Salvador, 2015, « Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne », Espace populations sociétés, [<http://journals.openedition.org/eps/5935>].

MEIER Olivier, SOPARNOT Richard, 2012, « Les stratégies de rupture », Gestion 2000, volume 29 (1), p. 15-21.

PESQUEUX Yvon, 2008, « Le changement, dérive organisationnelle », L'Expansion Management Review, Vol 2 (129), p. 10-16.

REMY Jean, 1998, Sociologie urbaine et rurale. L'espace et l'agir, Paris, L'Harmattan.

REMY Jean, 2015, L'espace, un objet central de la sociologie, Paris, Erès.

REMY Jean, VOYE Liliane, SERVAIS Emile, 1978, Produire ou reproduire, Tome 1 : conflits et transactions sociales, Bruxelles, Vie ouvrière.

REUHLIN Maurice, 2002, Psychologie, Paris, PUF.

SIMMEL Georg, 1896, « Comment les formes sociales se maintiennent », L'année sociologique, Tome 1, 1896-1897, p. 71-109.

VILLON DE BENVENISTE Guillaume, 2013, « Innovation de rupture : concept fondamental ou slogan creux ? », Entreprendre & Innover, vol. 18 (2), p. 7-13.